

CAROLE LEROY

Le silence retrouvé

Il existe des phrases stupéfiantes, de celles qui, une fois entrées dans notre oreille, y tiennent salon permanent. Éminence grise de l'« œuvre au secret », accrocheuse comme cocaïne sous le nez d'un inassouvi ou comme guérillero au sein d'une junte militaire, porte ouverte à une délinquance salvatrice, libertaire, une révolte tranquille mais irréversible. Je déambulais sur un trottoir bondé de passants qui tous portaient avec ostentation oreilles bouchées. Des couvre-chefs aussi variés qu'efficaces interdisaient l'entrée et lorsque par extraordinaire l'imaginaire des chapeliers était en reste, il ne s'en fallait que de quelques bouchons de cérumen, oreillettes douillettes ou mains plaquées sur les orifices coupables pour en faire office. Seulement voilà, les miennes étaient grandes ouvertes. Pas de mérite à cela. Le rêve anesthésie le bruit. « J'aime l'odeur jaune des pissenlits ». Cette phrase poétique captée au cours d'une journée hivernale me hanta durant de longs jours. L'idée qu'une odeur pouvait avoir une couleur ou une phrase, une saveur, enchantait mes pensées, libéra mon imaginaire, repoussa l'infini d'un saut de conscience. Jusqu'au moment où LE MOT et sa définition dessillèrent mon ignorance. Confusion des sens. Fini la poésie. C'est de la SYNESTHÉSIE. Alors ma phrase est repartie, dépouillée de son âme de poète, ramenée d'un seul mot au rang de l'ordinaire,